

YVES FLORENNE

MES
ESPAGNES

nrf

GALLIMARD

I

VUE AÉRIENNE

Aucune terre peut-être, plus que la terre d'Espagne, n'est faite pour être vue de haut, découverte par larges pans abrupts qui basculent sur l'horizon, pour être embrassée tout entière d'une seule étreinte du regard ; aucune autre ne dédaigne à ce point le repli et le détail, la variété et l'ornement, la coquetterie et la pudeur, elle est franche, nue et grande, elle demeure semblable à elle-même sur vingt lieues d'étendue et il faut peut-être cette farouche fidélité à soi pour attacher comme elle attache : elle triomphe de la monotonie par cette nudité et cette grandeur ; ce qui, ailleurs, lasserait, chez elle ne fait qu'exalter l'amour. Il est de ces chemins d'Espagne, de ces fragments d'Espagne, infiniment immuables, où l'on marcherait des jours sans rien épuiser. Mais telle est sa franchise, et telle sa

nudité, que presque rien d'elle n'échappe, si on la contemple et l'embrasse du haut de son ciel immobile. De la Maladetta à Gibraltar, à travers les plateaux de la Vieille-Castille et les sierras, on peut posséder en trois heures de vol ce grand corps minéral, et garder au fond de l'œil, et même dans le cœur, une brûlante image indestructible. Il faut, bien entendu, négliger les hommes et l'esprit. L'homme d'Espagne, l'esprit de l'Espagne ne se rencontrent pas dans son ciel.

Mais enfin, cette connaissance physique, brève et totale, ce n'est pas rien. Ce ne serait pas rien si elle était l'objet d'un désir, la seule cause d'un départ. Mais qui prend l'avion pour uniquement contempler, fût-ce l'Espagne ? — Elle ne reçoit le plus souvent que le regard distrait ou ennuyé des passagers qui vont à leurs affaires ou à d'autres amours.

! *
* *

C'est à ras de terre, un œil sur la montre, l'autre sur le compteur, que les gens voyagent pour leur plaisir. L'aimable femme qui m'a demandé à Burgos un de ces services de change qu'on se rend volontiers à l'étranger, cette femme si aimable qui avait une si aimable fille, a tenu en remerciement à me laisser le béné-

fice de son expérience espagnole. Venant du Maroc, elle avait passé en trombe sous l'admirable porte africaine qu'est l'Andalousie. Il est vrai que, pour elle, ce n'était rien que la porte du monde où elle vit. Est-ce si sûr ? Elle devait songer à Casablanca en me disant : « Oui, il y a quelques curieuses vieilles choses... Séville, c'est gentil, c'est la province... Mais Madrid ! Ah ! la belle ville ! Bien construite, et gaie, et vivante ! Les routes ne sont pas si mauvaises que ça, vous savez... Mais il y a une rampe à quatorze pour cent après Cordoue. Ce n'est pas mal ici. Vous me tirez une belle épine du pied. S'il avait fallu que j'attende l'ouverture des banques !... Je veux être à Toulouse demain. »

D'ailleurs, elle était dans son droit fil : elle traversait l'Espagne et ne la visitait point. Mais combien de Français — quinze jours en traction, ou mieux : dix jours en car, tout compris, tout prévu — sont revenus glorieux de leur nouvelle conquête ? Ils la connaissent par cœur : « L'Alhambra, la Giralda, la Grande Mosquée de Cordoue, le Prado, la cathédrale de Burgos... Les gens ? Quoi ? Quels gens ? Oui, très obligeants dans les hôtels. Entre nous : de pauvres bougres. De jolies filles, par exemple. Mais qu'on mange mal ! »

C'est une autre manière de survoler l'Es-

pagne, moins recommandable que la première et qui fait perdre plus de temps.

Il faut en prendre son parti ou renoncer : l'Espagne n'a pas encore appris à compter avec le temps, et si vous lui mesurez le vôtre, il risque d'y avoir au départ, entre vous et elle, un irrémédiable malentendu. J'entends qu'on peut ne disposer que de huit jours. Je connais un sage qui, parti pour voir l'Espagne en une semaine, n'est point sorti de la Vieille-Castille ; et un plus sage encore qui, riche de quinze journées, les a passées dans la cathédrale de Burgos ; et celui qui avait devant lui trois mois pleins, qui, lui, est sorti de Burgos pour visiter le couvent de San Domingo de Silos, celui-là je ne l'ai point connu, mais on m'a montré sa tombe dans le cloître, parmi les dalles fraternelles que foulent les vivants.

Sans doute, il n'en faut pas tant demander. Mais le voyageur qui, au volant, s'irrite de voir tomber sa moyenne par la faute d'un âne, celui-là en est un autre. Encore est-ce calomnier l'âne. L'Espagne est le dernier pays de l'Europe où la vie aille encore au pas de l'âne, au pas de l'homme. Il est salutaire de se remettre à ce pas.

Je ne veux point dire que l'Espagne ne se puisse découvrir qu'à pied. Au vrai, il faudrait

la parcourir à dos de mulet ou à cheval. Mais une voiture peut encore faire l'affaire, pourvu qu'elle ne soit ni trop neuve, ni trop basse et qu'on ne craigne point de laisser les grandes routes, ce qui ne va pas toujours sans risques. Il faudra aussi quitter souvent l'équipage, dépouiller toute carapace, et dans la dernière solitude du vieux monde connaître l'incomparable jouissance d'être absorbé par l'étendue et le silence. Eprouver la terre sous ses semelles et dormir sur la terre.

*
**

En Espagne, les femmes sont rousses et les routes sont bonnes. Cette double vérité, qui ne procède point d'une généralisation hâtive bien qu'elle contrarie la tradition et la rumeur, ne va pas toutefois sans exceptions ni réserves, et ses deux termes deviennent en quelque sorte inversement proportionnels à mesure qu'on avance dans l'Andalousie. Je veux dire que, de noires et lisses qu'elles étaient dans le nord, tandis que les chevelures flambaient sombrement, les routes du sud, cependant que les chevelures bleussent, manifestent quelque tendance à devenir fauves et sauvagement ondulées.

Les routes sont bonnes, certes : les routes

modernes. Mais il ne faudrait pas non plus qu'en regardant la carte avec un œil français, on prît pour un réseau routier cette crinière rouge serrée dans le poing de Madrid, nouée aux grands carrefours, emmêlée aux rivières, et qui se répand sur toute l'Espagne. Car, après tout, l'Espagne est faite pour les Espagnols. Et hors quelques seigneurs considérables, civils, militaires et épiscopaux, qui roulent en voitures américaines, les caballeros vont naturellement à cheval ou à dos de mulet. Ils n'ont donc besoin que de chemins, à peine plus larges s'il faut y conduire ces carrioles qui, depuis le xvii^e siècle, ou le xv^e, ont creusé leurs éternelles ornières dans la terre rouge. Elles n'ont pas changé, avec leur caisse profonde, souvent peinte et décorée, leur tente de toile ou de cuir qui, bien close au soleil de midi ou quand vient la fraîche, battent tout le jour comme des voiles au vent de la montagne. Ainsi roulent-elles sur les chemins hasardeux de cette terre houleuse, jusqu'à ce qu'elles descendent à leur tour le fleuve régulier de la route bitumée. Car, bien entendu, ces grandes routes modernes qui suivent de très antiques itinéraires, elles sont faites pour tout le monde.

La route d'Espagne est la dernière route vivante, humaine de l'Europe : une route où on a le temps de voir les visages, de se saluer,

de s'arrêter, de causer, où l'on voyage longuement de compagnie. Elle n'est presque jamais déserte : de jour et de nuit, c'est une migration de cavaliers, de piétons, de charrettes et de chariots, mêlés de troupeaux, de chiens, de volailles, d'ânes et de poulains caracolant ; ils vont à quelque marché lointain, à une *feria*, une corrida rustique, ou simplement ils changent d'horizon. Nu-tête ou couverts d'un bonnet, les hommes ont plus d'abandon ; quand ils portent le grand feutre décoloré, ils se cambrent : le poing au creux de la hanche marque encore la place d'une coquille de rapière ; une couverture, fauve ou rougeâtre, couleur de la terre, les drape. Le buste droit, les femmes assises au milieu de leurs jupes, parmi les jarres et les corbeilles, montent un âne roux ou une mule blanche, à cru ou dans une ample selle incurvée garnie de cuir rouge et cloutée de cuivre. On fait parfois une rencontre plus singulière : au pas de la mule, près de la jeune femme, l'homme coiffé d'un serre-tête, marche son fusil à la main. Enfin, il arrive qu'on voie apparaître au haut d'une côte, noir contre le ciel, un cavalier maigre sur un cheval maigre, suivi d'un gros homme sur son petit âne. Leurs ombres s'allongent étrangement. Sur les routes d'Espagne, l'ombre des corps et des objets se double souvent d'une

ombre imaginaire, plus réelle que la véritable.

De même que les chevelures de ses femmes sont une des merveilles de l'Espagne, les routes ne sont pas l'un de ses moindres charmes, si l'on n'est pas définitivement pourri par le confort et l'artifice. Les unes et les autres ont quelque chose de naturel, de libre, de hardi, de farouche et d'éternel ; elles se nouent, s'enroulent, brûlent et sifflent, elles tiennent de la nature du feu et du serpent. Mais le danger n'est qu'en vous. Enfin, femmes et routes sont égales en beauté, et cette beauté n'a point d'égale. Non plus que la noblesse et la générosité des hommes.

Car s'il est entendu que les routes et les femmes (les villes aussi, parfois) sont le grand souci du voyageur, surtout s'il est français, les hommes mériteraient bien quelque attention. Mais la plupart des gens traversent un pays sans paraître soupçonner qu'il y existe des hommes. A peine ont-ils vaguement conscience qu'on y entretient à leur usage des serveurs de restaurant, des employés de banque, des agents de la circulation et une certaine dépense de figurants.

Pourtant, c'est dans ce pays dépeuplé et ravagé qu'on trouve peut-être la plus forte densité d'hommes. D'hommes humains.

*
**

Il arrive que l'un de ces hommes surgisse près de votre tente ou de votre feu et vous demande le plus naturellement, j'allais dire le plus fièrement du monde, de partager votre pain avec lui. Mais plus souvent encore il vient à vous les mains chargées de fruits ; il ne vous les vend point : il vous les donne. C'est une grande merveille. Une mélancolique merveille. Le temps est déjà légendaire où, en France, dans une ferme inconnue on n'acceptait rien pour un bol de lait ou de cidre. Cette bolée fabuleuse, je ne démêle plus si c'est un souvenir d'enfant ou l'écho des contes qu'on m'a faits. Tout de même, le dernier don de cette sorte que j'aie reçu, c'est, il y a quelque sept ans, des œufs dans un village du Vercors. Au bord de ce village, dont un peu plus tard il ne devait rester qu'une trace calcinée, je revois, debout sur leur porte, l'homme, la femme, qui n'avaient rien voulu recevoir, en un temps où il fallait pourtant à la fois mendier et payer très cher. Je ne dis pas cela par amertume, mais pour marquer un étage de vie et aussi un trait du caractère. Il faut que l'Espagnol donne. Et quand il n'a rien, il a toujours quelque chose : lui-même, son temps, sa peine, sa connaissance de ce qui peut vous servir, son

amitié, tout est à vous. Il n'est que la pauvreté pour être à ce point prodigue.

Tel est ce peuple, qui est demeuré ce qu'il fut. L'Europe n'en a pas de plus noble, de plus généreux et de plus aimable. *Noble*, qui s'écrit de même mais se prononce autrement, a là-bas un sens à la fois très précis et très large, et je ne veux pas croire ceux qui me disent que ce sens commence à s'émousser. *Noble* veut dire : porté naturellement à une généreuse, haute, grande idée des choses, fût-ce des petites choses. Quant à la fierté espagnole, ce serait un lieu commun si elle n'était fort éloignée de ce qu'on imagine. Elle a, certes, de la hauteur, mais tout intérieure ; elle n'est, au dehors, que bonne grâce et courtoisie, et sans jamais rien qui sente l'insolence. L'emphase même, comme chez les peuples latins (Rome, il est vrai, a peu marqué celui-ci) ne sonne pas creux et vain. C'est une cloche de bronze : elle ébranle toujours l'âme de quelque vibration longue et profonde.

Mais ce qui saisit, et qu'on n'attendait point dans ce peuple, c'est sa gentillesse, sa patience et surtout sa douceur. Pourquoi ne pas le confesser, je me préparais au spectacle de quelque explosion, de quelque rixe où brilleraient des prunelles meurtrières et peut-être des couteaux. J'ai eu beau courir les bas quartiers et

tendre l'oreille, je n'ai point, durant tout le voyage, surpris une seule querelle. Et ce sont ces mêmes hommes, si doux, en qui s'allument de telles passions ? Passe encore pour les passions privées : une des choses qui frappe tout d'abord, c'est l'importance de l'amour, le règne de la femme. Mais les passions collectives ? — On songe à un autre homme doux qui devient la proie des fureurs tragiques, un autre homme — le Malais — qui soudain tournoie dans le vent de la mort. Y a-t-il un *amok* espagnol ? — Les courses de taureaux livreraient sans doute quelque chose du secret. Ne sont-elles pas une des clés de cette âme, et sa purgation ordinaire ? Un degré de fièvre serait-il atteint où elles ne suffisent plus ? Il faut compter aussi avec la fatigue, avec cette prostration mêlée d'horreur de soi qui suit les colères. Et pourtant, on est mal convaincu. Est-ce l'homme du bûcher et du sang qui s'éveille un jour en tout Espagnol ? Ou bien, l'homme du bûcher et du sang ne forme-t-il qu'une race peu nombreuse qui, de moment en moment, entre en éruption, enflamme, ravage et domine l'Espagne ?

Pour peu qu'on se laisse aller à divaguer, on se demande si donner la mort n'est pas, pour l'homme espagnol, la forme extrême de la volupté de donner. Mais qu'on revienne à la réa-

lité, qu'on le regarde, il est là avec ses mains ouvertes pour offrir ou pour secourir, avec son regard chaleureux et comme anxieux de découvrir ce qui pourrait vous manquer et qu'il posséderait. Il est avide, non de recevoir, mais de donner.

D'évidence, c'est là sa vocation. Sa vocation, au fond, c'est l'amour. Il faut qu'il aille à l'homme. S'il ignore ce qu'on appelle ailleurs la discrétion — la discrétion, comme vingt petites vertus de la civilité moderne, c'est d'abord une assurance contre le risque d'avoir à se mêler des embarras ou des peines du prochain — s'il vous entoure, vous presse, vous dévore, ce n'est point par curiosité ou désœuvrement, c'est pour guetter patiemment une occasion de faire quelque chose pour vous, de partager avec vous ; ou tout simplement par faim humaine de regarder un autre homme, de se sentir près d'un homme qu'il doit estimer au-dessus de son prix. Que le voyageur fasse le moindre signe au passage de l'interminable cortège des routes, et il avancera au milieu des bras levés, des cris joyeux et des sourires, comme un roi. Au vrai : l'hôte est le roi. Et je crois que ce roi est privilégié s'il est français. Et qu'il ne gagne rien à être riche. Ici, l'étranger pauvre est le seigneur de la maison.

« Peuple médiéval », vous dira-t-on du bout des lèvres. Et il est des Espagnols pour se sentir humiliés, pour se rebeller. Il est vrai que c'est : « peuple arriéré » que pensent les imbéciles. Les mêmes qui ont sans doute contribué à cette espèce de stupeur hargneuse qu'on voit se répandre aujourd'hui sur la face de tous les peuples du monde. Après un séjour un peu long en Espagne, j'imagine que le commerce des autres peuples doit être malaisément supportable. Au reste, la question se pose-t-elle ? Si l'on s'attarde parmi eux, peut-on encore se délier d'eux, quels que soient d'ailleurs leurs propres liens, peut-on s'arracher de ce peuple et de cette terre ? Et s'il faut s'arracher, liés mais libres, ils sont cloués dans notre cœur. Vieille histoire et vieille chanson. Le romancero retentit partout du galop des cavaliers qui emportaient en France quelque infante captive. Sur mon cheval, Espagne, je t'emporte avec moi.



YVES FLORENNE

MES ESPAGNES

Ce n'est pas tant en journaliste qu'Yves Florenne a visité l'Espagne, qu'en « voyageur sentimental ». Il a regardé ce pays avec les yeux du cœur. C'est ainsi, chacun le sait, qu'on voit au fond des choses.

Aussi n'est-ce pas seulement l'Espagne « physique » que l'on trouvera dans son livre, mais l'Espagne morale, un parfum de l'Espagne. A côté de descriptions saisissantes de Burgos, de l'Escorial, de Madrid, ville américaine avec ses gratte-ciel de quinze étages, des patios de Cordoue, de Séville belle et apprêtée, on éprouvera la douceur de l'air, la saveur du vin, la poésie des routes. C'est un poète qui a tout vu et tout senti qui parle.

Ce poète, esprit positif, s'informe, et ses informations sont précises. Il nous apprend que le prix de la vie est élevé en Espagne, que les ouvriers ne gagnent souvent pas plus que la valeur d'un kilo de pain par jour, mais que le touriste peut s'offrir un plantureux repas pour 150 francs.

C'est toutes les Espagnes qu'Yves Florenne a aimées et a su évoquer, l'Espagne de Goya aussi bien que celle de Gongora ou de Cervantes, l'Espagne âpre comme l'Espagne aimable, un pays divers et fascinant où vit un peuple noble jusque dans la mendicité.

6,50 NF + t.l.